

pense, ralentit l'allure des quatre qui, eux aussi, mais avec peine, ont pu pénétrer dans l'enclos.

Gênés à tout instant par un écheveau de voies qui s'embrouille de plus en plus à mesure qu'on le déroule, ils hésitent, balancent, commencent par faire des bêtises, et finalement trois d'entre eux, abandonnant la partie, viennent musarder dans les allées.

Seul, le vieux « Président » tient bon, mais, au milieu de tant d'écueils, ne va-t-il pas sombrer aussi?

Alors, sur l'avis du Maître d'Équipage, Jean Firmin-Didot s'élançait au triple galop pour aller chercher La Branche.

En deux mots, il lui explique le coup, l'aide rapidement à découpler et tous deux reviennent grand train, suivis de la meute, prête à donner.

Lorsqu'ils arrivent près du château, dont la masse les sépare encore de l'enceinte fatidique, un coup de théâtre des plus scéniques est à l'instant de se produire.

Loin de lâcher prise comme les trois autres, le vieux « Président » a si bien maintenu son chevreuil et le bourlingue de telle façon que le compère estime prudent de s'en aller ruser ailleurs — dans les parages de sa bréhaigne, probablement.

Il ressaute donc le grillage, coupe au court près de la maison et tout à coup, en plein découvert, apparaît dans sa splendeur, à une portée de fusil de la meute.

Impossible de se tromper, tellement il est magnifique.

« Tayaut ! A la voie, mes beaux ! » s'écrie aussitôt La Branche, tandis que Jean Firmin-Didot sonne la vue à s'en faire éclater les joues.

Par saint Hubert ! j'en fais serment, ce fut alors un beau spectacle, mais quelle plume il faudrait avoir pour le décrire en son ampleur.

Sous les fenêtres du château, au milieu du tapis vert, le broquart dix cors royal vient d'apparaître.

Les chiens l'empaument en éventail.

A vue et sous les yeux de tous, une lutte de vitesse s'engage, tantôt favorable pour la meute, qui gagne d'abord du terrain, tantôt favorable pour Lui, qui parvient à en regagner, mais toujours sur les prairies que l'animal suit en ligne droite, afin d'éviter l'abordage des deux ailes menaçant ses flancs.

Fonçant à tombeau ouvert, les cavaliers se demandent s'il parviendra à atteindre la sortie du fond du parc et s'élancera en débucher.

Au bout d'un moment chacun finit par le croire, tant son galop est rapide, tant ses foulées sont allongées, tant il porte fièrement la tête.

Mais tout à coup, brusquement foudroyé par ce prodigieux effort, il fait un bond fantastique et tombe raide mort devant les chiens, sans sortir du doux Éden qui fut le sien depuis quinze ans.

C'est donc sur le vert gazon que nous le trouvâmes étendu, et j'avoue qu'en le voyant, dûment et loyalement forcé, les jambes raides et le cou tendu, alors que tout à l'heure encore il se portait comme le Pont-Neuf, une certaine commisération s'empara de mon âme sensible.

Quoi ! tout était donc fini pour ce bienheureux broquart : l'existence calme et plantureuse, la quiétude de tant de beaux jours sans l'ombre du moindre souci, ses nuits enchantés, ses amours, sous les futaies hospitalières du bon vieux parc protecteur !

Comme c'était triste, pauvre broquart !

Mais avisant davantage, je songeai à la prochaine, à l'iné-

luctable vieillesse qui l'eût sevré de tant de joies, rendu poussif et impotent, laissé tout seul dans quelque coin, en proie à d'amers regrets.

Alors, convaincu de sa chance, je sonnai gaiement l'hallali.

Quoi de plus heureux, en effet, qu'un brusque et glorieux trépas pour les chevreuils qui ont connu ce qu'on appelle la joie de vivre, sans seulement apercevoir l'épée tragique de Damoclès suspendue sur leur bonheur.

« Pour les chevreuils », disons-nous, car il paraît que, de nos jours, peu nombreux sont les humains qui connaissent la joie de vivre, même parmi les deux cents familles.

Du moins l'excellent cuisinier du château de Boisdennemetz l'ignore cet après-midi.

D'abord son broquart, son magnifique et grassouillet broquart, était pris et une cruelle ironie voulait que les chiens en fissent curée, là, tout près, sur les prairies, à portée du tournebroche.

Adieu donc, le bel espoir, depuis longtemps caressé, d'officier devant la braise l'un de ses superbes cuissots, de confectionner pour lui la plus fameuse des sauces Grand-Veneur, de le dresser sur plat d'argent enjolivé de gelée de groseille et d'oranges coupées en rondelles, suivant la mode alsacienne, enfin de l'envoyer à la joyeuse salle à manger, où des gens de goût, assurément, chanteraient les louanges du maître queux.

De surcroît, un grand goûter, goûter plantureux pour chasseurs, comportant un tas de bonnes choses, était prévu pour 5 heures, alors que l'horloge venait à peine d'en sonner quatre.

Misère de misère ! Quelle bousculade et quel coup de feu !

Ah ! non, la joie de vivre ne régnait pas près des fourneaux et pour un peu, Vatel junior, succombant au désespoir, eût imité le glorieux exemple de son illustre devancier.

Heureusement il n'en fut rien.

Quand Étienne Le Couteulx est là, on sonne toujours beaucoup de fanfares.

Or, pour célébrer la prise du vieux broquart dix cors royal, il nous en fit sonner au point que les échos d'alentour en restèrent longtemps aphones.

Grâce à ce mélodieux concert, tout eut le temps d'être ordonné et Étienne sonnait encore quand on vint le prévenir que l'eau du thé refroidissait.

La gracieuse Maîtresse de maison, à qui l'on avait fait les honneurs, fit, à 5 heures exactement, ceux de son excellent goûter, et en terminant l'histoire de cette journée mémorable, nous tenons à lui renouveler les remerciements et les hommages de tous les membres de l'Équipage.

\*  
\* \*

Au point de vue artistique, architectural ou simplement pittoresque, il y aurait un long chapitre à écrire sur les différents châteaux du Vexin qui hébergèrent, au cours de ses déplacements, l'Équipage Marochetti.

Mais des demeures comme Villarceaux, Dangu, le Mesnil, Saint-Cyr-en-Arthies, Bertichères, pour ne citer que les plus importantes, ont été souvent décrites, et glaner dans ces ouvrages ou même crayonner de mémoire nous entraînerait hors des limites d'un petit cadre de vénerie.

Nous y resterons, au contraire, en mentionnant le nom des veneurs qui, soit à cheval, soit en voiture, suivirent les chasses des environs et reçurent, à leur occasion, dans les demeures précitées, aussi bien que dans toutes les autres, l'accueil le plus charmant et l'hospitalité la plus large.

Et d'abord, au début de l'Équipage, à Chambly, chez LL. AA. le prince et la princesse Murat, entourés de leurs enfants : le prince Joachim, le prince et la princesse Paul, le prince et la princesse Alexandre Murat, M<sup>me</sup> la baronne Lejeune, accompagnée elle-même de sa fille Louise, devenue depuis la comtesse du Temple de Rougemont ; le vicomte d'Alton, M. A. Dufaure et sa fille, M. Potron, M. Jacques Béjot, le prince Cantacuzène, le duc de Fézensac, le colonel et M<sup>me</sup> Detroyat, ainsi que les officiers et femmes d'officiers de l'ancien 22<sup>e</sup> Dragons.

La jolie forêt de la Tour-du-Lay, dépendant du domaine de Chambly et toute proche du département de l'Oise, fut le territoire le plus axé au nord des laisser-courre de l'Équipage.

Par la suite il chassa vers l'ouest, entre Gisors et La Roche-Guyon.

Dans cette contrée du Vexin, les propriétés sont assez rapprochées les unes des autres, de sorte que l'assistance fut sensiblement la même à chacune des réunions.

Aussi bien, pour abrégé la rubrique mondaine, qu'il nous soit permis de citer uniment, invitants et invités, ces derniers sachant fort bien à qui ils sont redevables d'excellents déjeuners ou goûters chez : le marquis et la marquise de Villefranche, le duc et la duchesse Pozzo di Borgo, le comte et la comtesse de Bueil, M. et M<sup>me</sup> Firmin-Didot, M. et M<sup>me</sup> Meaudre, le marquis et la marquise de Rosambo, M. et M<sup>me</sup> Foucher, hôtes des plus accueillants, possédant l'art d'imprimer à leurs élégantes réceptions une tournure d'intimité charmante et de gaîté de bon aloi :

M<sup>me</sup> la baronne Marochetti, M<sup>me</sup> la duchesse de la Roche-Guyon, la comtesse de Jumilhac, le duc d'Albuféra, M. et M<sup>me</sup> de Yturbe, vicomtes Pierre, Charles et Arthur de Chezelles, vicom-

tesse Arthur de Chezelles, M<sup>lle</sup> de Chezelles aujourd'hui vicomtesse du Passage, le comte Guy et le comte Christian de Bueil, le comte et la comtesse Le Couteulx de Caumont, le baron et la baronne Étienne Le Couteulx du Molay, le marquis et la marquise de Montcalm, comte et comtesse Antoine de Salverte, M<sup>me</sup> Paul Lebaudy, M. et M<sup>me</sup> Grimpel, M. Henry BÉjot, M. et M<sup>me</sup> René Cramail, comte et comtesse Jean de Chavagnac, M<sup>lle</sup> de Chavagnac, comtesse et M<sup>lle</sup> de Sesmaisons, comte Robert de Sesmaisons, comte et comtesse Claude de Rosanbo, baron et baronne de Bray, colonel de Marigny, M. et M<sup>me</sup> Lefébure, comte Gabriel des Courtils, M. et M<sup>me</sup> Vever, comte et comtesse de Brye, M. et M<sup>me</sup> André, comte et comtesse J. de la Rochefoucauld, comte et comtesse de Fry, M. et M<sup>me</sup> de Magnitot, baron et baronne de Mandat-Grancey, vicomte H. et M<sup>lles</sup> de Villeneuve-Bargemont, M. et M<sup>lle</sup> François, M. et M<sup>lles</sup> Lambrecht, M. et M<sup>me</sup> Brogniart, M. et M<sup>me</sup> Thomas, M. de Bruyn, M. Jeanson, M. et M<sup>me</sup> Stéhélin, M. Boutefolle, colonel du Temps, comte et M<sup>lles</sup> de Villers, commandant et M<sup>me</sup> Imbert, comtesse F, de Montesquiou-Fézensac, comtesse de Seraincourt, M. et M<sup>lles</sup> Corragionni d'Orelli, charmantes nièces du Maître d'Équipage.

\*  
\* \*

Maintenant quelques épisodes glanés à la billebaude pour terminer sur le ton de chasse, l'histoire de cet Équipage que nous suivîmes si souvent et toujours avec allégresse.

\*  
\* \*

Les bois du Cauqueréaumont, appartenant au comte de Bueil, sont non seulement très vifs en lapins et en chevreuils, mais

encore reçoivent fréquemment la visite des bêtes noires et grands animaux venant des forêts de Lyons et de Gisors.

Or, certain samedi de fin de saison, au Cauqueréaumont, les chiens menaient gaillardement leur broquart d'attaque lorsqu'une troisième tête, surprise à la reposée, bondit soudain devant leur nez.

En plein découvert, elle traverse une taille, arrive devant un haut grillage que vient de refuser le chevreuil, tente de franchir, manque sa battue et retombe à la renverse au beau milieu de la meute.

Celle-ci, à toute vitesse, saute par-dessus, l'effleure à sa tête, à sa queue, et, sans s'arrêter l'espace d'une seconde, continue à pleine gorge sur la voie du broquart.

Ho ! Ho ! diront les incrédules, l'histoire est quelque peu enjolivée ; sans doute, celui qui la raconte avait-il trop bien déjeuné chez M. de Bueil avant la chasse et voyait-il tout en rose.

Certes ! nous le proclamons, sans crainte d'être contredit, la table hospitalière de M. de Bueil est en tout point remarquable et ses vins capiteux font voir la vie sous son beau jour.

Mais précisément ce jour-là, observant les lois du carême, l'Équipage, pieusement, s'était condamné à l'auberge et il est absolument authentique que la meute de Vaux sauta par-dessus un cerf, couché à terre, les jambes en l'air, pour aller prendre, non loin de là, le chevreuil qu'elle avait attaqué.

\*  
\* \*

Un monsieur très fashionable, accompagné de son homme d'écurie, parigot jovial et gouailleur, suit la chasse à Chambly.

Le chevreuil débuche, longe la crête abrupte dominant Jouy-le-Comte, petit village caché au fond d'une vallée profonde.

D'autant plus téméraire qu'il se sait bien en vue et porte une tenue neuve, notre élégant veneur galope au ras du ravin, dont la pente, à peu près verticale en cet endroit, est fort heureusement gazonnée.

Tout à coup séparation de corps : le monsieur disparaît, tandis que son cheval, cabriolant en liberté, revient à l'homme d'écurie, qui, lui, prudemment, chemine sur le plateau.

Apprenant l'accident, le prince Murat accourt et, très inquiet, demande des nouvelles.

« Monseigneur, répond le Titi qui examine genoux et tendons, le cheval n'a rien ; puis, se penchant enfin sur le ravin : Quant à Monsieur... il roule toujours. »

\*  
\* \*

Nous voici chez M. Meudre, sans doute par association d'idées, car certains coins à Vaudancourt sont des plus accidentés.

Arrivant devant une pente extrêmement roide, longue et terriblement glissante, notre Maître d'Équipage, qui monte un jeune cheval, met pied à terre, prend sa monture par la bride et, pataugeant à côté d'elle, s'achemine lentement vers le fond.

A mi-côte, le vicomte Pierre de Chezelles, cavalier intrépide que rien ne saurait arrêter, double le groupe en s'écriant : « Ah ! Ah ! cher ami, vous jouez au chasseur à pied !... » Au même instant son cheval s'écroule et l'interpellé de questionner : « Dites-moi donc, cher ami, joueriez-vous au chasseur couché ? »

Les deux veneurs se serrent la main et, riant de très bon cœur, s'aident mutuellement à remonter en selle... mais pas avant,

néanmoins, d'avoir abordé un terrain propice pour chasseurs à cheval.

\* \* \*

« Robuste et léger tout à la fois dans la simplicité harmonieuse de son style Louis XV<sup>1</sup> », Bertichères est une charmante demeure, restaurée avec un goût exquis par l'aimable M. Foucher.

Entre le parterre d'eau à la française et la terrasse à colonnades, sur laquelle une gracieuse assistance féminine se trouvait réunie, la meute, en demi-cercle autour d'un beau broquart qui venait d'être pris dans les collines boisées faisant fond au décor, attendait la curée.

L'astre de la nuit épandait sur cette scène ses rayons argentés, faisait briller les trompes, dont les accords, renvoyés par l'écho, alternaient tour à tour en fanfares éclatantes, en murmures poétiques, rappelant aux alentours les fastes de la Venerie royale.

Si quelques flambeaux, que par mésaventure on omit d'allumer, eussent rehaussé encore du galant Bertichères l'antiquité charmante de ses gracieux contours et l'éclat de sa fête, chacun se serait cru à l'époque du grand siècle.

\* \* \*

Qui? Où? Quand? Pardon, je ne sais plus très bien... Mais comment? Voici à peu près.

Elle et lui, jeunes et charmants, s'aimaient tous deux tendrement, si bien qu'au retour du régiment il la demanda en mariage.

Hélas ! ce qui plaît aux enfants ne convient pas toujours aux parents.

---

1. Réminiscence de Bruyerval.

Ceux de la jeune fille se firent prier et n'accordèrent enfin sa main qu'après qu'il eut été convenu que M. le futur gendre s'abstiendrait de venir à ..., résidence de la belle famille, sise quelque part en rase campagne et que, d'ailleurs, le prétendant ne connaissait point encore, ayant fait sa cour à la ville.

Non seulement la Vénérie fait oublier les déconvenues, mais elle est propice à la joie ; aussi le jeune ménage chassait-il gaiement à courre.

Or, après un long débucher, le seul peut-être qu'au cours des siècles, Équipage n'ait poursuivi dans cette singulière direction, l'animal de chasse, sur ses fins, pénètre dans un parc, enfile l'allée centrale qui conduit au château et vient se faire prendre devant le perron.

Pourquoi la jeune femme a-t-elle ralenti l'allure en arrivant dans ces lointains parages ? Sans doute par suite de la fatigue, inhérente à une chevauchée plus prolongée que de coutume.

Voilà donc notre amazone légèrement en arrière, tandis que son mari, entendant sonner l'hallali, fonce dans le parc et, lancé en trombe, arrive devant le château.

Sur le haut du perron se trouvent les Maîtres de céans.

En homme correct, notre veneur s'empresse de les aller saluer, mais, ô surprise ! ceux qui l'accueillent et, sous le coup de l'émotion, lui serrent chaleureusement les mains, ne sont autres que ses beaux-parents.

Disons plus : « ses bons parents », car, grâce à l'entremise du malicieux saint Hubert, tout s'arrangea pour le mieux ; tant et si bien, même, que lorsqu'on sonna les adieux, notre jeune ménage rentré en grâce, resta à demeure dans le château.

\*  
\* \*

La première fois que l'Équipage vint découpler à Villarceaux, M<sup>lle</sup> Amélie de Villefranche, devenue depuis la princesse Frédéric de Mérode, n'avait encore jamais chassé à courre.

Ceci ne l'empêchait pas d'ailleurs de monter parfaitement à cheval, comme en témoignent les flots de rubans qu'elle gagna, tout enfant encore, à Cabourg, dans les compétitions hippiques organisées sur la grève de cette station sportive.

Donc, pour ce beau début, l'intrépide amazone s'était promis de suivre la chasse de bout en bout et, si possible, d'arriver l'une des premières à l'hallali.

Cependant, comment y parvenir, lorsqu'on ne connaît encore que par ouï-dire les changements de directions diaboliques, ces hourvaris et ces retours dont usent les chevreuils pour se débarrasser des chiens et égarer les cavaliers.

— Très simple, pensa la jeune fille ; sans trop en avoir l'air, suivons le Maître d'Équipage, qui ne peut ni ne doit se tromper.

Et de fait, comme le baron Marochetti ne lâche guère la queue des chiens, M<sup>lle</sup> de Villefranche, au comble de l'enthousiasme, assista à un brillant lancer, à une refuite rondement menée, à un débucher pittoresque, à des remises à la voie après de légers ballancer, bref à toutes les péripéties d'une très jolie chasse à courre.

Ne restait plus que la phase suprême de l'hallali, qui ne pouvait guère tarder maintenant, les chiens l'annonçant par un soudain regain d'ardeur et la tonalité suraiguë de leurs cris.

S'étant rendu compte depuis longtemps déjà du cran et de l'endurance de M<sup>lle</sup> Amélie, ainsi que du plaisir qu'elle prenait à la chasse, le Maître d'Équipage l'avait priée de venir se mettre à sa hauteur et lui prédisait déjà le triomphe prochain, quand

tout à coup il s'écria : « Au galop, Mademoiselle ! les chiens viennent de le prendre. »

En effet, après une poussée furieuse, la meute s'était tue subitement en bordure de la plaine.

Sans doute l'animal avait-il tenté un ultime déboucher et s'était-il fait prendre de volée dès la sortie du bois.

Hypothèse tellement vraisemblable, étant données les circonstances, que, tout en galopant, le Maître d'Équipage offrit fort galamment à la jeune amazone de lui faire les honneurs du pied, en souvenir de sa première chasse.

Elle donc, rouge de plaisir, Lui, certain du succès, allant tous deux à franc étrier, ils arrivent bons premiers en bordure de la plaine.

Hélas ! que se passe-t-il ?

Les chiens sont là, à bout de voie, stupidement arrêtés, le nez en l'air, sur un chemin.

Eux, si ardents jusqu'alors, ne font ni les avants, ni les arrières et se refusent au moindre effort pour retrouver leur animal qui s'est subitement éclipié.

On les ramène au bois, ils reviennent sur le chemin où ne se remarquent en guise de vol-ce-l'est que les pneus incrustés de ce maudit camion qui pétaradait tout à l'heure et disparaît maintenant dans le lointain.

Clef du mystère ? la voilà.

Effectivement forcé en bordure de la plaine, comme le pensait notre Maître d'Équipage, le chevreuil avait été volé par un chauffard malhonnête.

On ne le sut que le lendemain, trop tard pour faire les honneurs à M<sup>lle</sup> Amélie, qui les avait si bien mérités.

*Traditur dies die*, mais nous ne voudrions pas quitter Villarceaux sans remercier encore le marquis et la marquise de Villefranche des excellentes journées qu'y passa l'Équipage et que nous y passâmes nous-mêmes bien souvent, soit la trompe sur l'épaule, soit le fusil brûlant les mains, au cours de magnifiques battues.

A eux respectueusement, mémoire et reconnaissance ; au Maître d'Équipage, nos meilleurs souvenirs, en bas de ces quelques pages à lui modestement dédiées par l'un de ses très fidèles Boutons.

---